HAL
open science

Téléphone portable et images mobiles. De nouveaux usages sociaux de la photographie chez les jeunes ?

Corinne Martin

To cite this version:

Corinne Martin. Téléphone portable et images mobiles. De nouveaux usages sociaux de la photographie chez les jeunes ?. XVIIIe Congrès international de l'AISLF (association des sociologues de langue française), AISLF, Jul 2008, Istanbul, Turquie. pp.127-142. hal-01476833

HAL Id: hal-01476833

https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01476833v1

Submitted on 27 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Téléphone portable et images mobiles. De nouveaux usages sociaux de la photographie chez les jeunes ?

CORINNE Martin*

Le téléphone portable occupe une place particulière parmi les technologies de l'information et de la communication avec un taux d'équipement qui est passé, en une décennie à peine, de 10 à 80 % de la population française. Pour expliquer un tel succès, différentes hypothèses ont pu être avancées. En nous inscrivant dans la sociologie des usages et la sociologie de la famille, nous avons mis en évidence différents répertoires d'usages voix/SMS, tant chez les jeunes adolescents que leurs parents (Martin, 2007). Pour ces premiers, le téléphone portable est un objet de médiation tout d'abord avec la sociabilité amicale. C'est aussi un outil d'expression identitaire et d'autonomisation, sa logique d'usage s'inscrivant dans le processus d'individualisation à l'œuvre dans les familles contemporaines. C'est enfin un objet personnel, personnalisé, qui se transforme en un véritable objet incorporé. Et les jeunes, surtout les filles, mais pas seulement, aiment la pratique du téléphone. En juin 2008, 99 % des 18-24 ans et 76 % des 12-17 ans sont équipés[1]. Fin 2000, apparaissent les premiers téléphones portables dotés d'un appareil photo intégré. C'est cette rencontre entre le téléphone portable, outil de communication et de diffusion, et l'appareil photo, outil d'enregistrement, que nous allons explorer pour comprendre les nouveaux usages sociaux de la photographie sur mobile chez les jeunes. Aussi convient-il de revenir sur les enjeux principaux de la photographie et de ses usages. Tout d'abord, la pratique photographique s'inscrit dans l'augmentation des pratiques amateurs en général (Donnat, 2003). Selon le Credoc[2], en 2002, 81 % des Français pratiquent la photographie amateur, et la pratique s'est étendue à toutes les classes d'âge, notamment chez les jeunes (93 % des moins de 25 ans pratiquent en 2002 contre 71 % en 1989). Ensuite, en tout juste une décennie (1997-2007), la même que celle qui a vu s'installer le téléphone portable, le numérique a supplanté l'argentique : les courbes des ventes se croisent totalement et deux tiers des foyers sont, en 2007, équipés d'un APN[3] (appareil photo numérique). Voici pour les statistiques. Du côté des pratiques, Pierre Bourdieu et *al.* (1965) ont mis en évidence, il y a 40 ans déjà, les

* Mcf en sciences de l'information et de la communication, Chercheur au CREM, Centre de recherche sur les médiations (ÉA 3476), Université Paul Verlaine-Metz. Courriel : corinne.martin@univ-metz.fr

[1] Credoc, 2008, *La diffusion des technologies de l'information dans la société française*, CGTI (Conseil Général des technologies de l'information)/Arcep (Autorité de régulation des communications électroniques et des postes), disponible sur *www.arcep.fr*

[2] Etude réalisée pour l'API, association de promotion de l'image, synthèse disponible sur *www.sipec.fr*, le SIPEC étant le syndicat des entreprises de l'image, de la photographie et de la communication.

[3] Dont 1 foyer sur 5 est multi-équipé. Nous utiliserons désormais le sigle APN pour appareil photo numérique, par opposition au portable équipé d'un dispositif de capture de l'image.

fonctions sociales de la photographie qui consistent « principalement [en] l'enregistrement et la thésaurisation des "souvenirs" d'objets, de personnes ou d'événements socialement désignés comme importants » (*op. cit.*, p. 26). Il apparaît ainsi que « la pratique photographique n'existe et ne subsiste la plupart du temps que par sa fonction familiale ou mieux, par la fonction que lui confère le groupe familial, à savoir de solenniser et d'éterniser les grands moments de la vie familiale, bref, de renforcer l'intégration du groupe familial en réaffirmant le sentiment qu'il a de lui-même et de son unité » (*op. cit.*, p. 39). De nombreuses questions se posent : quelle est l'évolution de ces pratiques photographiques, tout d'abord dans le temps, dans le cadre de l'évolution sociologique des familles modernes (processus d'individualisation), ensuite avec l'arrivée des jeunes comme acteurs de ces pratiques, et enfin avec l'usage de ce nouveau dispositif que constitue le téléphone portable ? En quoi cet artefact, disponible sur soi en permanence comme objet incorporé, peut-il transformer ces pratiques ? Quels vont être les thèmes de prédilection des jeunes, quand pratiquent-ils, à quelle occasion ? L'augmentation de la pratique, la multiplication des occasions de photographier, avec la notion de spontanéité que favorise indubitablement le portable, suffiront-t-elles à transformer radicalement la fonction sociale de la photographie ? Assiste-t-on à une désacralisation de ces pratiques ? De même, la disponibilité de ces images numériques (en permanence sur soi dans la mémoire de l'artefact), leur circulation au sein des réseaux de sociabilité, constituent des dimensions essentielles à explorer chez les jeunes. Quel statut ces images numériques et mobiles acquièrent-elles alors, deviendraient-elles plus précaires encore ? (Schaeffer, 1987). Si Pierre Bourdieu considère la photographie comme transformation du réel, en ce qu'elle est éminemment codée et codifiée[1] (Dubois, 1990), Roland Barthes (1980) avec *La chambre claire : note sur la photographie*, va en quelque sorte ouvrir la voie à une autre perspective, où la photographie devient trace d'un réel. Sa force de témoignage devient en effet essentielle, avec le fameux « ça a été », preuve d'un réel passé dont elle atteste, et qui fait d'elle un « message sans code », dans son essence même, de par sa genèse automatique (*i.e.* comme empreinte résultant d'un processus physico-chimique). Ce qui ne l'empêchera pas d'être ensuite codée, codifiée, lors de sa réception… De sa production à sa réception : Philippe Dubois (1990) pose d'emblée, l'impossibilité de penser l'image en dehors de l'acte qui la fait être. Elle est « consubstantiellement une image-acte, étant entendu que cet "acte" ne se limite pas, trivialement, au seul geste de la *production* proprement dite de l'image (le geste de la "prise") mais qu'il inclut aussi bien l'acte de sa *réception* et de sa *contemplation* [c'est l'auteur qui souligne] » (*op. cit.*, p. 10). Il nous est apparu essentiel de penser ces images tout au long du processus de l'acte photographique, de la prise, la pose, au stockage/conservation, au fait de les regarder et montrer, enfin à leur circulation au sein des réseaux de sociabilité. Si ce processus de l'acte photographique a été pensé par Philippe Dubois pour la photographie argentique, nous avons fait le pari que la réflexion à partir de cette grille d'analyse permettrait justement de cerner les différences, notamment au niveau de la temporalité, que peut générer la photographie avec le téléphone portable (et le numérique de manière plus générale).

La méthodologie est interdisciplinaire : tout d'abord, 252 questionnaires ont été administrés à des étudiants de DUT Techniques de commercialisation et de Licence 3 information communication (80 % ont entre 18 et 21 ans, 60 % de femmes pour 40 % d'hommes). Cet échantillon n'a aucune prétention statistique : il visait avant tout

[1] Après le discours premier, la mimésis, qui, dès le début du 19e siècle, considérait la photographie comme miroir du réel.

à recueillir des pseudonymes et des coordonnées téléphoniques pour la partie qualitative, néanmoins certaines questions ouvertes ont permis un premier traitement qualitatif. En second lieu, dans la phase qualitative, 20 entretiens semi-directifs ont été réalisés (d'environ 1 heure) sur les usages de la photo sur portable/appareil photo numérique (APN[1]) et de la vidéo. Enfin, certains éléments du sondage TNS Sofrès[2] réalisé en août 2007 ont pu être exploités. Dans une première partie, nous interrogerons la transformation de la fonction sociale de la photographie sur portable, à savoir la spécificité/non spécificité de ses usages sociaux, en déroulant les différents moments du processus de l'acte photographique, et par une mise en tension avec la photographie sur APN. Sera ainsi explorée l'hypothèse relative à la qualité et au statut de ces images que nous qualifierons de précaires. Dans une seconde partie, nous aborderons la question de la rationalité d'usage. Une troisième partie permettra d'évoquer quelques-unes des caractéristiques les plus marquées de ces images mobiles par la mise en scène de soi avec la vidéo.

1. UNE TRANSFORMATION RADICALE DE LA FONCTION SOCIALE DE LA PHOTOGRAPHIE ?

Un constat de départ s'impose : la photographie sur portable est une pratique massive chez les jeunes. Selon TNS Sofrès, 74 % des 18-24 ans en font et dans notre échantillon, ils sont 95 % à en réaliser, dont 70 % de 1 à 5 par semaine (soit moins d'une par jour). Par comparaison, cela reste largement en deçà des SMS, puisqu'ils envoient entre 30 et 48 par semaine[3]. Nous allons dérouler les différents moments du processus de l'acte photographique, à savoir ses enjeux à travers la question du souvenir, puis la prise, la pose, le fait de les regarder et les montrer, leur conservation/stockage, enfin leur circulation/partage. Mais commençons par la thématique : que photographient-ils ?

1.1 La sociabilité amicale tient le devant de la scène

A travers une question à choix multiple, les sondés de TNS Sofrès devaient évoquer les différents thèmes des photographies réalisées. La question « si vous avez déjà pris un portrait ou une photo de groupe (dont les photos de famille) » arrive largement en tête avec 81 % des réponses, mais sans que l'on puisse distinguer la famille de la sociabilité amicale. Pour notre part, nous avons demandé aux étudiants de décrire en détail les 2 photos préférées prises avec leur portable. Nous avons ainsi recueilli un échantillon de 484 descriptions de photographies que nous avons classées par thème : aussi « mes ami(e)s », « moi et mes ami(e)s », « mon chéri(e) » et « mon chéri(e) et moi » représentent à eux seuls 50 % des photos préférées. Et le thème « famille » arrive en seconde position avec près de 20 %. A noter aussi que les enquêtés sont eux-mêmes présents sur un tiers de leurs photos préférées. Depuis l'analyse sociologique de Pierre Bourdieu (1965, p. 39) où « la pratique photographique n'existe et ne subsiste la plupart du temps que par sa fonction

[1] Nous utiliserons désormais le sigle APN pour appareil photo numérique, par opposition au portable (car l'usage courant ne retient pas le terme d'appareil photo numérique pour nommer le dispositif qui équipe les téléphones portables – bien qu'il en soit pourtant un –…)

[2] Ce sondage a été réalisé à la demande de l'AFOM (Association française des opérateurs mobiles) et nous remercions tout particulièrement Eric de Branche, Directeur de la communication, pour nous avoir autorisé l'accès à toutes ces données. Nos remerciements vont également à Laurence Bedeau, chef de Groupe à TNS Sofrès. A noter que ce sondage fait suite à l'enquête qualitative « Le téléphone mobile aujourd'hui. Usages et comportements sociaux 2e édition juin 2007 » réalisée pour l'AFOM par Joëlle Menrath et Anne Jarrigeon, disponible sur *www.afom.fr*

[3] Credoc, 2008, *op. cit.* : 30 SMS par semaine pour les 18-24 ans et 48 SMS par semaine pour les 12-17 ans.

familiale », l'évolution est patente. D'une part, il y a augmentation de la pratique photographique : la pratique est plus intense et dépasse l'occasionnel[1] de Bourdieu. Ainsi Geoffrey Batchen (2008) évoque-t-il la multitude d'instantanés réalisés au sein des familles[2], instantanés qui « forment le plus incontournable et le plus populaire des genres photographiques » (2008, p. 2). Ensuite, le processus d'individualisation à l'œuvre dans les familles contemporaines (mis à jour par les sociologues de la famille) et, conjointement, la laïcisation des événements de la vie privée/familiale, ont modifié les perspectives photographiques. Irène Jonas (2008) montre combien les portraits de famille ont évolué et sont devenus « au naturel » : les photographies dites affectives (recherche et partage de moments intimes et authentiques[3]) deviennent tout aussi importantes que les photos plus « traditionnelles ». Cette évolution est aussi fortement ancrée dans l'évolution technologique, avec l'arrivée du numérique (augmentation du nombre de photos : de quatre à cinq fois plus que l'argentique *cf.* Jonas, 2008). Avec le portable comme objet personnel et objet d'autonomisation pour les adolescents (Martin, 2007), l'individualisation des pratiques photographiques[4] trouve son aboutissement : c'est donc la sociabilité amicale qui tient le devant de la scène chez ces jeunes étudiants, ce qui atteste d'une véritable évolution, même si elle n'a pas de quoi nous surprendre, eu égard aux autres usages du téléphone portable chez ces jeunes. Enfin, le rire, l'humour, voire le burlesque, à travers des situations drôles, spectaculaires, souvent pleines de gags, sont légion (plus encore dans les vidéos, *cf. infra*) : on est donc loin des situations posées décrites par Bourdieu, où les individus étaient revêtus de leurs habits sociaux. La banalisation et la désacralisation sont indéniables. Toutefois, il ne faudrait pas négliger deux éléments. D'une part, à côté des photos banales de tous les jours, certaines relatives à la sociabilité amicale consistent encore en une certaine forme de consécration de celle-ci, certes pas solennelle, mais consécration tout de même. Écoutons Lauriane décrivant les photos sur son portable : « le repas de fin d'année universitaire » ou bien encore « mon premier week-end en amoureux avec mon chéri à Disneyland ». D'autre part, la famille n'a pas totalement disparu chez ces jeunes, loin s'en faut. Clara, parmi d'autres, évoque notamment l'une de ses deux photos préférées : « une réunion de famille qui regroupe plusieurs générations autour d'un gâteau ». Autant d'événements qui, bien que laïcs, peuvent être qualifiés de socialement importants, en ce qu'ils continuent à rythmer vie amicale et vie de famille. Et il importe de les avoir photographiés pour en garder la trace.

1.2 Le souvenir, la trace

« Bref, le référent adhère », nous dit Roland Barthes (1980, p. 18) et le noème de la photo, son essence, est constitué par le fameux « ça a été » (*op. cit.*, p. 120), comme une émanation du réel passé : attestation donc tant de réalité que de passé. Où il apparaît que le pouvoir d'authentification, l'affirmation d'existence, la trace en quelque sorte, prime sur le pouvoir de représentation : ce qui permettra à Roland Barthes d'affirmer que la photo est « un message sans code » (même s'il y a ensuite, dans un second temps, symbolisation bien évidemment). De son côté, Philippe

[1] Une majorité (54 %) des photos préférées regroupe des photos que l'on pourrait qualifier « de tous les jours », contre 20 % pour les soirées entre amis, 15 % pour les vacances et 10 % pour les événements familiaux.
[2] En tant qu'historien d'art, spécialisé dans l'histoire de la photographie, Geoffrey Batchen remarque que la photographie de famille, comme genre, est le plus souvent absente des histoires de la photographie les plus usuelles, en ce qu'il est attribué à ces photographies « une valeur moindre sur le marché des idées comme sur celui des produits » (*op. cit.*, p. 4). Mais avec le numérique, ces instantanés appartiennent déjà au passé.
[3] De même, la représentation de l'enfant, devenu une personne à part entière, devient centrale.
[4] L'individualisation est aussi en marche avec le multi-équipement croissant des familles en APN.

Dubois (1990) montre combien la photo en tant que signe relève de l'index (en référence à la sémiotique de Ch. S. Peirce) : lequel index entretient une relation par connexion physique avec le référent (*i.e.* l'empreinte physico-chimique dans l'argentique)[1] : ainsi la photo devient-elle une preuve d'existence, relevant du registre pragmatique. Avec le numérique, l'une des évolutions fondamentales résiderait dans l'immédiateté de l'accès à l'image (apparition sur l'écran dès la prise[2]) : sa dimension de représentation devient au service du réel, et participe alors de sa construction. En effet, les 3 moments événement/saisie/réception coïncident (Jonas, 2008 ; Rivière, 2006). Certes, et pourtant, alors même qu'on se trouve face à des images numériques, disponibles en instantané, cette problématique de la trace et du passé a trouvé une résonance particulièrement forte chez les enquêtés : aussi bien dans les questions ouvertes du questionnaire que lors des entretiens, tous ont évoqué, tel un leitmotiv, cette volonté de « garder une trace » de tel ou tel événement de leur vie. Et le discours des interviewés glissait volontiers de la photo sur portable à celle sur APN, annulant toute distinction entre les deux à cet égard. Ainsi, pour Aurélien « c'est vraiment l'idée d'aider la mémoire à se souvenir », la formule est jolie… Pour Arnaud, dénommé le « paparazzi » par ses camarades car il pratique allègrement le shooting (aussi bien avec le portable que l'APN) :

> *À la rigueur, si on le vit qu'une fois [l'événement], on le vit bien, mais en même temps, on prend des photos, donc c'est quand même cool, et après on peut se le remémorer plusieurs fois, donc on se revit[3] deux fois, trois fois, quatre fois, après ça on a vraiment l'impression de le vivre, alors que si on le vit qu'une (ton insistant) fois, et on prend pas de photos, après au fur et à mesure des années, ben le moment il s'efface en fait… .*

« Le moment il s'efface en fait… » atteste bien de la dimension indicielle de la photo : la connexion physique entre l'événement/référent et la photo est clairement marquée. En effet, sans cette dernière, c'est l'événement lui-même qui va s'effacer, donc disparaître (en appartenant inéluctablement au passé). Il apparaît ainsi que l'image, même numérique et avec pour seul support la matérialité du dispositif technique qu'est le téléphone portable, constitue bien une trace. Par conséquent, il s'agit de vivre/revivre à nouveau, par la seule visualisation des images photographiques, un nombre indéfini (illimité ?) de fois l'événement pour l'empêcher de disparaître, d'être anéanti par le temps. « Le fait que la photographie reproduise à l'infini ce qui n'a eu lieu qu'une fois, "réellement", et ne se répétera jamais met l'emphase sur le particulier et le contingent » (Macmillan, 2008, p. 43). On touche du doigt le fonctionnement du principe de plaisir, dans et par la répétition, hors de toute réalité, ce qui permet de scouiser la fâcheuse question de la mort et du temps qui passe. « La jouissance passe par l'image : voilà la grande mutation » nous dit Roland Barthes (1980, p. 182). Ces photos sont donc prises pour partager l'instant présent, mais aussi dans l'anticipation du plaisir futur qu'elles procureront, ce qui permettra alors de se replonger dans le passé. Revenons au temps de la prise et à celui de la pose.

[1] Alors que l'icône entretient une relation de ressemblance avec le référent et dans le cas du symbole, la relation est définie par convention générale.

[2] Mais on oublie un peu vite que le Polaroïd, qui fut le premier appareil à tirage instantané, fut inventé dès le milieu du 20e siècle aux États-Unis.

[3] On notera la magistrale ambiguïté du « on se revit », de vivre à nouveau mais aussi de se revoir/se voir, image spéculaire s'il en est.

1.3 La prise, la pose

Le téléphone portable constitue un véritable objet incorporé (Martin, 2007), un objet toujours à portée de main dont on ne se sépare quasiment jamais. En ce sens, on peut supposer qu'il va favoriser la spontanéité dans la prise photo. Dans l'évolution vers ces portraits de famille « au naturel » que décrit avec beaucoup de finesse Irène Jonas (2008), la photo « prise sur le vif », moment unique reflétant spontanéité et authenticité, tend déjà à remplacer la photo posée – d'individus parés de leurs habits sociaux – telle que la décrivait Bourdieu (1965). L'évolution semble en effet incontestable. Mais on peut néanmoins se demander si, alors même que les normes sont différentes, cette recherche spécifique du singulier, de l'unique est vraiment nouvelle et ne jalonne pas toute l'histoire de la photographie : Walter Benjamin (1931) n'évoquait-il pas déjà cette volonté qui habite tout photographe (certes professionnel), de saisir l'instantané[1], ce que l'œil ne pouvait percevoir, qu'il nomme « l'inconscient optique » ? En tout état de cause, au sein de notre échantillon, ce discours est très prégnant chez la grande majorité des enquêtés et apparaîtrait même comme stéréotypé : tous évoquent cette opportunité offerte de pouvoir photographier « sur le vif », « quand l'occasion s'y prête », attestant combien cette prise sur le vif est la norme obligée. En second lieu, on pourrait imaginer que le portable va accentuer encore cette multiplication des occasions de photographier. Certes, et pourtant, déjà avec l'argentique, Philippe Dubois évoque ce qu'il nomme les pratiques compulsives de la photographie, qui tirent leur « puissance […] bien de leur rapport originaire à leur situation référentielle » (Dubois, 1990, p. 80) : présence affirmant l'absence, absence affirmant la présence. Et l'instant de la prise, du *cut*, fait émerger particulièrement cette problématique de l'absence/présence : paradoxe ultime où l'objet disparaît dans l'instant même où la photo est prise[2], où l'objet est ainsi sauvé de la disparition (c'est la photo qui deviendra souvenir, tiendra lieu d'absence) en le faisant disparaître… C'est pourquoi ces pratiques compulsives s'avèrent inhérentes à l'acte photographique, et quand bien même elles s'accentuent de nos jours, la raison en est plus à chercher du côté de l'effet numérique plutôt que du seul dispositif téléphone portable. Analysons à présent cet autre moment corrélatif de la prise, celui de la pose. Philippe Dubois (*op. cit.)* en appelle à Méduse : tous ceux qui croisent son regard se retrouvent instantanément figés, pétrifiés. Aussi la question devient-elle simple : avec les photos prises sur le vif, où le portable favoriserait tant la spontanéité dans le processus de l'acte photographique, la problématique de la pose ne devrait même pas poindre. Or, elle est évoquée très spontanément par les enquêtés, bien souvent lors de la comparaison avec la vidéo : beaucoup trouvent cette dernière plus vivante, plus animée en raison de la présence même du son, de la voix, du mouvement. Ainsi, pour Nadia « une vidéo transporte plus l'aspect affectif que la photo détruit parce qu'elle est figée ». La notion de photo figée semble donc encore affecter la photo numérique. Quant à Lauriane, qui dit d'elle « je suis très photo », elle relate, pour lors des soirées avec ses amis :

> *Tout le monde dit que je les embête, parce que c'est vrai que je fais souvent des photos, ben ça coupe quand même le moment, ben on rigole bien et puis "attendez, bougez plus ! Je prends la photo !".*

[1] On peut aussi penser à « l'instant décisif » du photographe Henri Cartier-Bresson.

[2] Philippe Dubois (*op. cit.*, p. 89) évoque le mythe d'Orphée, lequel « n'y tient plus, poussé au bout de son désir, transgresse enfin l'interdit : prenant tous les risques, il se retourne vers son Eurydice, il la voit, et dans la fraction de seconde où son regard la reconnaît et la saisit, d'un seul coup, elle s'évanouit. Ainsi toute photo, dès qu'elle se prend, renvoie à jamais son objet au royaume des Ténèbres. *Mort pour avoir été vu* ».

Nous avons évoqué l'évolution du portrait de famille au naturel que dresse Irène Jonas (2008), qui note « l'adieu au "petit oiseau va sortir" » dans ces nouvelles photos affectives. Où il nous semble que ces photos prises sur le vif d'individus spontanés et authentiques ne sont en réalité que le reflet des nouvelles normes régissant les relations dans les familles contemporaines : « sois toi-même et sois authentique » (avec tout ce que cette injonction de s'inventer et se construire soi-même en permanence peut recouvrir de paradoxal, voire de fatiguant[1]). Donc, en résumé, il existe bien des photos de soirées prises sur le vif par ces jeunes, images volées d'amis en fête (souvent d'ailleurs sous l'emprise de l'alcool, *cf.* la dimension du drôle et du spectaculaire), mais il en est aussi d'autres qui demeurent posées, dès lors qu'il importe d'avoir tout le groupe réuni pour immortaliser l'instant[2]. Où l'on voit que la question de la pose n'en a pas fini… même avec l'émergence des photos sur portable. Mais que se passe-t-il ensuite, que font les jeunes de ces photos ?

1.4 Stocker et conserver les photos

Seuls 22 % des jeunes (TNS Sofrès) stockent[3] ces photos sur leur ordinateur et 3 % seulement les impriment. Lors des entretiens, la contrainte technique est apparue prégnante, massive, car il subsiste un véritable problème de transfert des photos du portable vers l'ordinateur. Et pour ceux qui ont réussi ce transfert (par câble ou bluetooth), il est intéressant de constater que le mode de classement est distinct : en effet, les photos issues du portable sont stockées, le plus souvent, « en vrac » dans un seul dossier dénommé « portable », par opposition à celles issues de l'APN qui sont classées et rangées dans des sous-dossiers par événement et par date (encore la dimension du référent à l'œuvre). En somme, la contrainte technique est-elle seule à l'œuvre, ou serait-ce une forme de spécificité qui se dessine, où les photos sur portable seraient réalisées sans intention d'archive (Rivière, 2006), contrairement à ce qu'avait identifié Pierre Bourdieu (1965) ? Cependant, il demeure un paradoxe : certains ont évoqué l'impossibilité de les effacer, telle Lauriane :

J'aurais l'impression d'effacer un souvenir peut-être, je sais pas c'est psychologique.

Toujours ce référent qui adhère. Dans notre petit échantillon, il nous a semblé que la norme consistait à transférer dans la mesure du possible sur l'ordinateur, mais rarement à effacer, excepté les photos dotées d'une moindre valeur (*cf. infra*). Mais on peut encore se demander avec Irène Jonas (2008) quel devenir auront ces images sur l'ordinateur, que vont en faire les individus, les familles ? La durée de vie de ces images sera-t-elle limitée à celle du support (ordinateur ou téléphone portable) ? Qu'adviendra-t-il alors de la mémoire familiale, laquelle suppose tri, classement, sélection. En tout état de cause, l'hypothèse de l'image jetée/image jetable, nous semble intéressante à explorer pour la suite de nos recherches. Pour l'heure, ces photos subsistent dans le portable et vont donc pouvoir être regardées et montrées.

[1] *Cf.* Ehrenberg A. (1998), *La fatigue d'être soi*, Paris, O. Jacob.

[2] Il n'est qu'à observer, dans les lieux touristiques, les photos prises en vacances de groupes d'amis ou de familles pour voir combien la pose est encore de mise, étant entendu que ces mêmes photos de vacances font partie des photos traditionnelles (dans la droite ligne des analyses de Bourdieu), à côté de celles plus affectives.

[3] Alors que c'est l'hyperstockage (plus de 60 % des photos prises, *cf.* baromètre API 2007) qui constitue la norme pour les photos sur APN.

1.5 Regarder et montrer les photos

Si le portable est un objet très personnel, un outil de réassurance (Martin, 2007) il est certain qu'avoir ses photos dans son portable toujours avec soi, sur soi, est une dimension incontestablement importante pour les enquêtés : réassurance, plaisir de les posséder, vraisemblablement un peu tout cela à la fois. Joëlle Menrath et Anne Jarrigeon (2007) parlent de « musée intime », il nous semble toutefois que l'on se situe plutôt dans l'ordre de la mémoire que dans celui du patrimoine. Est-ce alors un album numérique[1] ? Daisuke Okabe (2004) identifie un premier type d'usages de la photo sur portable qu'il qualifie de « personal archiving » (archives personnelles), lesquelles constituent une ressource pour la construction de l'identité personnelle. Certes les jeunes les regardent, de temps en temps (52 % dans notre enquête), souvent (25 %), mais, lors des entretiens, l'évocation du plaisir ressenti à regarder les photos était toujours référée aux photos tirées sur papier, dans l'album ou à la rigueur à celles visibles sur l'écran de l'ordinateur, mais très rarement liée à celles sur l'écran du téléphone portable. Pour Roland Barthes, « la photo elle-même n'est en rien animée […] mais elle m'anime : c'est ce que fait toute aventure » (1980, p. 39), et cela à partir du *punctum*, ce détail qui me point[2]. Et c'est justement la puissance d'extension métonymique du *punctum* qui va rendre la présence physique de l'objet/de l'être jusque dans l'image. Or, il faut bien l'admettre, les photos sur portable souffrent de leur qualité médiocre. Cette dimension de la qualité moindre revient tel un leitmotiv dans tous les discours : si elle n'est jamais définie de manière technique autrement qu'en termes de pixels, elle est appréhendée par le simple bon sens, comme le dit Arnaud « il suffit de les mettre sur ordinateur pour voir la différence ! ». Amy Voida et Elizabeth D. Mynatt (2005) évoquent aussi ces plaintes, difficultés d'utilisabilité (« usability conplaints ») rencontrées par les usagers et relatives à la mauvaise qualité des photos ainsi réalisées. C'est pourquoi nous posons l'hypothèse que les photos sur portable recèlent une sorte de faille, qui les fait échouer au niveau du *punctum* à atteindre ce moi du spectateur. Écoutons Cannelle :

> *Ben pour moi, c'est pas du tout pareil, y a aucun plaisir à regarder une photo qui a été prise sur un portable et de se dire « elle est trop belle! » non pour moi, c'est pas possible parce qu'elle est pas de bonne qualité, je vais regarder, je vais dire « ouais je comprends ce que tu veux me dire d'après la photo là, ah ouais, je vois là où t'habites » mais je vais avoir du mal à dire « la photo elle est magnifique », je vais jamais dire ça [relance: pourquoi, qu'est-ce qui manque?] ben au niveau de la taille, au niveau de la couleur, y a pas quelque chose qui fait le déclic en moi où je me dis « woah ! Elle est trop belle! » jamais sur une photo de portable, jamais…*

Le « déclic » : Cannelle nous offre une merveilleuse illustration de ce punctum, ce détail qui me point, et qui fait, le plus souvent, défaut sur les photos sur portable. En revanche, la preuve d'existence, renvoyant au pouvoir d'authentification de la photo, pour expliquer ou « montrer qu'on y était », existe bel et bien et semble une motivation essentielle qui conduit 54 % des 18-24 ans (TNS Sofrès) à montrer les photos à leurs proches, mais il nous semble qu'elle correspondrait plus au *studium* décrit par Roland Barthes. Et si les jeunes montrent leurs photos, ces proches représentent toutefois un cercle restreint, voire très restreint. De plus, ils affirment

[1] Les ventes d'album numériques explosent ces dernières années.

[2] Par opposition au s*tudium*, qui renvoie au savoir, à la culture, le *punctum* quant à lui renvoie à l'affect « car punctum, c'est aussi : piqûre, petit trou, petite tache, petite coupure – et aussi coup de dés. Le *punctum* d'une photo, c'est ce hasard qui, en elle, *me point* (mais aussi me meurtrit, me poigne) » (*op. cit.*, p. 49). « Ce que la photographie ponctuée touche, c'est le moi du spectateur » (Macmillan, 2008, p. 41).

bien souvent ne répondre qu'à une sollicitation « je les montre si on me le demande » : serait-ce une réserve prude face à l'on pourrait qualifier une certaine forme d'extimité ? Néanmoins, cela nous apparaît, pour l'heure, sans commune mesure avec ce que nous avons qualifié d'irruption des portables (par les conversations intimes) comme nouvel objet social dans l'espace public lors des années 94-97 (Martin, 2008). Dans la continuité de cette exposition/monstration des photos dans les situations de face à face[1], il convient à présent d'aborder leur circulation à distance au sein des réseaux sociaux, laquelle semble, à première vue, une dimension nouvelle de ces photos sur portable, et pourtant…

1.6 La circulation et le partage des photos

Barbara Scifo (2005) qualifie les MMS de cadeau[2]. Comme les SMS, ils constituent effectivement des petits clins d'œil que les jeunes s'envoient, pleins de tendresse, qui servent à réaffirmer le lien par le rappel d'un passé partagé et qui permettent de transmettre les émotions dans l'instant même où elles sont ressenties, de manière quasi instantanée. Ce qui conférerait à ces photos une fonction de communication et de représentation du réel au temps présent (Rivière, 2006). C'est ce qu'évoque très précisément Angélique :

> *Par exemple, j'ai eu un délire avec ma cousine sur des ficus, parce que ma tante a un ficus chez elle qu'on adore et y avait une petite étiquette avec marqué ficus forever, on a trouvé la phrase drôle donc on a scanné l'étiquette, on l'a accrochée sur nos voitures, et c'était un petit peu notre slogan. Et je suis arrivée quelques mois plus tard, j'avais un stage au Conseil régional, y avait un ficus dans le bureau donc je l'ai pris en photo, je lui ai envoyé, c'était pour le délire, c'était le rappel quoi.*

Où l'on voit bien cette complicité qui se dit, à travers un langage quasi codé. Mais il est encore une contrainte économique qui vient limiter de tels échanges. Richard Ling (2008) affirme que le prix de ce service constitue une barrière significative à un usage généralisé[3], et les MMS représentent une faible alternative (« a poor alternative »), et ne sont utilisés par les jeunes que dans les situations où il y a un besoin d'immédiateté. De son côté, Daisuke Okabe (2004) décrit un second type d'usage de la photo sur téléphone portable qu'il appelle partage intime (« intimate sharing »), qui crée un sentiment de co-présence distribuée (« distributed co-presence ») avec les amis proches, les petit(e)s ami(e)s et la famille, lesquels ne sont pas co-présents. Nous ne pouvons qu'être d'accord, cependant, nous avons aussi remarqué que les photos sont plus souvent partagées dans des situations de face à face, par Bluetooth. Et il nous a semblé que celles issues de l'APN circulaient beaucoup plus intensément. À partir de l'ordinateur, lequel reste central, se noue un véritable entrelacement des médias : que ce soit *via* l'email, les blogs ou bien encore les sites de partage sur l'internet. Il est question pour ces jeunes de partager les photos des moments que l'on a justement partagés ensemble (encore la dimension indicielle de la photo), par exemple une soirée, des vacances, comme l'explique Charline :

[1] Julien Morel et Marc Relieu (2007) montrent combien la visualisation de ces images mobiles peut devenir un catalyseur dans les conversations (après avoir pris le portable de l'autre sur la table du salon pour y regarder ses photos).
[2] Cette notion du don mériterait d'être approfondie dans une recherche ultérieure.
[3] En effet, les MMS ne font pas recette puisqu'il s'en est envoyé seulement 283 millions en 2007 contre 18,7 milliards de SMS. Ou, pour le dire autrement, les MMS ont représenté 1,5 % de ce que l'on appelle la messagerie interpersonnelle (SMS + MMS). Statistique nationale disponible sur *www.arcep.fr*

Sur les vacances en Italie [2 couples d'amis] l'année dernière, on a récupéré 1 000 photos, alors c'est vrai qu'on a souvent les mêmes en fait, on va être à 4 à photographier en même temps, souvent sous le même angle, la Tour de Pise, c'est un petit peu presque débile, mais bon stocker ça prend pas de place et ça coûte rien !

Et là se joue à notre avis bien plutôt l'effet du numérique, puisqu'il s'agit de tout amasser, de tout posséder (*cf. supra* : l'hyperstockage « ça coûte rien »), à savoir l'ensemble, sans exception aucune, des photos réalisées par les différents participants (avec l'APN) à cet événement. En somme, après avoir déroulé ces différents moments de l'acte photographique, il est encore bien difficile de clore la question de la spécificité ou non des usages de la photo sur portable. Mais poursuivons l'analyse par une mise en tension des photos sur portable et sur APN, comparaison que font les jeunes eux-mêmes pour voir en fait apparaître la mise en place d'une véritable rationalité d'usage.

2. UNE VÉRITABLE RATIONALITÉ D'USAGE

Tout d'abord, a émergé, de façon prégnante chez les interviewés, un discours récurrent, puisque la majorité d'entre eux dit utiliser le portable pour faire des photos « si j'ai pas l'APN sur moi », « en dépannage ». Les raisons sont nombreuses (oubli de l'APN, peur de se le faire voler en extérieur, peur de le casser, de le perdre, etc.). En fait, tout se passe comme si le portable était utilisé par défaut[1]. L'idée d'une hiérarchie traverse tous les discours. Par conséquent, on peut effectivement se demander avec Joëlle Menrath et Anne Jarrigeon (2007) si ces photos sur portable n'auraient pas une valeur moindre. Mais alors, pourquoi ? Seraient-elles moins dignes d'accéder au statut d'images ? Ou bien acquerraient-elles un autre statut, comme nous l'évoquions avec l'hypothèse de l'image jetée/jetable ? Cette question n'a pas fini de nous surprendre, dès lors que nous n'avions jamais constaté un tel discours pour les usages voix/SMS du portable : tous évoquaient l'intérêt, les avantages de pouvoir joindre/être joignable partout, tout le temps. En réalité, il semble que chacun mette en place une véritable rationalité d'usage entre les différents dispositifs disponibles, qui viserait à définir une sorte d'orientation de la pratique, et qui résulterait de l'analyse personnelle de l'ensemble des critères évoqués ci-dessus : tout d'abord la qualité des photos en fonction de ce que l'on veut en faire (les conserver sur l'ordinateur ou non), mais aussi les contraintes matérielles liées à l'objet (taille de l'APN et possibilité ou non de l'avoir toujours sur soi[2]), les contraintes techniques (compatibilité des formats), les contraintes économiques (gratuité de l'email *vs* coût du MMS ; valeur économique du téléphone *vs* celle de l'APN), etc. Et cet arbitrage n'a rien d'absolu, il est au contraire tout relatif puisqu'il est réalisé en permanence, au sens où il évolue dans le temps en fonction des autres appareils disponibles, conduisant à un réexamen des critères. Comme l'exprime Lauriane :

La fonction du portable change en fonction de l'appareil à côté.

Résumons son histoire : ses parents lui ont offert il y a quelques années un APN à Noël, qu'elle utilisait alors même qu'aujourd'hui elle peut le qualifier de « pas super, quand y a pas beaucoup de lumière, les photos elles sont atroces », mais qui était tout de même « mieux que le portable que j'avais à l'époque, le premier qui faisait photo ». Aussi, quand elle est amenée à changer de portable, elle prend en compte très

[1] Rappelons que plus des deux tiers des 252 répondants au questionnaire possèdent un APN personnel.
[2] Les APN compacts peuvent aussi devenir des objets incorporés.

attentivement le critère photo dans son achat, et c'est alors qu'elle utilise son portable (celui qu'elle a toujours au moment de l'enquête) pour faire des photos, délaissant quelque peu son APN. Ensuite, vient le temps de l'entrée en fac, moment fort de sa vie puisqu'il correspond à la rencontre de nouvelles amitiés qui compteront pour elle (*cf.* les « photos des repas de fin d'année universitaire » ou « des grèves », moments forts de son entrée dans la vie estudiantine etc.). Mais surtout c'est la rencontre sur le campus avec son « chéri », rencontre qu'elle voudra immortaliser, puisque l'une de ses photos préférées sur portable n'était autre que « mon premier week-end en amoureux avec mon chéri à Disneyland ». C'est alors qu'elle a l'idée d'offrir à son petit copain un APN, qui réalise bien entendu de meilleures photos que son portable actuel. Aussi apparaît-il très vite que c'est elle qui va devenir l'utilisatrice principale de l'APN de son « chéri », n'oubliant jamais de lui rappeler de l'emporter quand ils partent à une soirée. Elle avoue utiliser alors de moins en moins son portable, pour des raisons essentiellement techniques influant sur la qualité de l'image :

> *Le problème, c'est que le portable, il a un temps de réaction, il met 5 secondes avant que l'image elle se stabilise, donc c'est dur d'avoir une photo nette.*

Ses parents ayant finalement dû comprendre le message (elle n'utilise plus jamais l'APN qu'ils lui avaient offert à l'époque) viennent de lui en offrir un nouveau ce dernier Noël, évidemment mieux que tout ce qu'elle avait jusqu'à présent. Et l'on imagine aisément qu'elle a délaissé tous les autres dispositifs et n'utilise plus que celui-là « donc maintenant, je l'ai tout le temps sur moi », qui est devenu un véritable objet incorporé. Ce cas particulier vise à illustrer combien se mettent en œuvre des rationalités d'usages qui ne peuvent être comprises qu'à la lumière des autres appareils disponibles, mais aussi de l'histoire singulière de l'usager. On pourrait ajouter que de telles règles d'usage peuvent aussi s'instaurer et fonctionner au niveau du groupe d'amis. Écoutons Lucile, qui n'a pas d'APN personnel, expliquer pourquoi, dans une situation précise, elle n'a pas eu le réflexe d'utiliser son portable :

> *J'ai pas le réflexe de les [amis lors d'une soirée] prendre avec le portable puis le tout petit viseur, faut se mettre trop loin pour avoir tout le monde sur la photo […]. Ben justement, y a pas longtemps, j'ai fait une soirée avec tous ceux de la promo, et j'ai pas pensé à sortir le portable pour une photo quoi [relance : pourquoi ?] certains ont leur APN, ils ont le réflexe tout le temps de le prendre avec eux et de prendre des photos, dans la mesure où on se dit qu'ils nous les passeront, on n'a pas pris de photos de notre côté.*

Où l'on voit que ces règles d'usage trouvent leur raison d'être le plus souvent dans des problèmes techniques, liés à la qualité des photos prises sur portable, notamment lorsqu'il y a intention de les conserver, pour garder le souvenir d'une soirée passée ensemble. Et ce sont donc bien les photos prises avec l'APN qui deviendront premières, qui circuleront, seront échangées, partagées au sein de l'ensemble du groupe d'amis. Ainsi cette rationalité d'usage va-t-elle jusqu'à prendre en compte des éléments situationnels, contextuels, liés à la disponibilité des autres dispositifs (avec toutes leurs caractéristiques) au sein du réseau de sociabilité. Avant de conclure, il reste à évoquer brièvement les vidéos : pourquoi leur consacrer une place à part ? Parce que, à la différence de « la photo [qui] *arrête* le mouvement » (Dubois, 1990, p. 173) (*cf. supra*, la notion de *cut*), la vidéo, tout comme le cinéma, s'inscrit dans le mouvement et ouvre à la narrativité. Or c'est justement là qu'il nous a semblé se dessiner le plus de nouveauté dans les usages.

3. DU CÔTÉ DES VIDÉOS : UNE MISE EN SCÈNE DE SOI ?

Selon TNS Sofrès, ils sont près de 43 % des 18-24 ans à réaliser des vidéos avec leur portable. Dans notre échantillon de 252 étudiants, ils sont 73 % à en réaliser. Et lors de l'enquête qualitative, certains disent aimer la vidéo parce qu'elle est plus vivante, comparée à la photo figée. Écoutons Floriane :

> *On voit la réalité, l'événement qui s'est vraiment passé avant et après, alors qu'une photo, c'est figé. Parce que la vidéo, on peut la faire durer quelques minutes et ainsi ne rien perdre du moment que nous sommes en train de passer […]. La vidéo est plus vivante, elle permet de revivre le souvenir et de s'y rapprocher au plus près.*

La problématique de l'immortalisation du souvenir est tout aussi présente que pour la photo, mais il apparaît que ce sont le mouvement, la durée, d'autres ajouteront le son, la voix, qui apportent cette dimension vivante, « plus expressive » (Romain), qui « transporte plus l'affectif » (Nadia). Et l'on peut « voir la réalité » (Émeline), ce qui n'est pas rien, et ainsi se rapprocher « au plus près » du souvenir (Josselin). Le ton est presque emphatique, qui traduit l'engouement des jeunes pour la vidéo. Et la dimension du rire, de l'humour, déjà repérée dans la photographie, est ici quasi consubstantielle à la constitution de ces tranches de vie. D'une part, ce sont les soirées entre amis, bien souvent version « délires entre potes » :

> *Très drôle, tout le monde chante, on avait tous un petit coup dans le nez (Caroline). Un ami totalement ivre qui tombe de sa chaise en pleurant de rire (Emilien)*

On peut aussi y inclure les vidéos narrant des exploits, incluant bien évidemment la dimension du risque[1]. D'un autre côté, il existe de véritables mises en scène, qui pourtant se présentent bien souvent comme des improvisations. Ce sont la plupart du temps des sketches, où la dimension de la parodie est tout aussi prégnante.

> *Le reportage animalier que j'ai fait sur l'île du Saulcy [campus] avec pour sujet la copulation des canards. Scène incongrue prise sur le fait qui mérite bien une vidéo avec petits commentaires style Nicolas Hulot.*

De plus, les jeunes sont eux-mêmes très souvent partie prenante, sujet/objet de ces mises en scènes. Cela consisterait-il en « une mise en scène de soi dans la continuité de la télé-réalité » (Rivière, 2006, p. 132) ? La comparaison peut paraître excessive, il conviendra d'observer l'évolution de cette tendance. Toutefois, après avoir évoqué ces dimensions nouvelles de la vidéo, nous voudrions rappeler quelques limites qui persistent, attestant ici aussi d'un processus en cours. D'une part, ces vidéos réalisées sont peu nombreuses. Cette tendance est confirmée par le sondage TNS Sofrès puisque la moitié de ceux qui ont des vidéos dans leur portable en détiennent moins de 5. D'autre part, ces vidéos réalisées avec ce dispositif ne circulent, là encore, pas tant que cela. La dimension technique de l'artefact s'impose encore et toujours, contraignante, comme avec les photos : c'est ainsi que les vidéos de concerts, les plus appelées à circuler, sur Youtube ou Dailymotion, seront, selon les interviewés, rarement prises avec le mobile pour des raisons… de qualité du son[2].

[1] *Cf.* les différents travaux de David Le Breton, notamment : « Entre Jackass et le happy slapping , un effacement de la honte », *Adolescences*, 2007, n° 61, 3. Mais on est encore loin, dans notre échantillon, du happy slapping.

[2] Et dans les quelques cas où ils le font, bien évidemment, ces vidéos, comme les photos, seront montrées au cercle restreint d'amis pour dire « j'y étais », *cf. supra*.

En conclusion, si l'usage de la photo sur portable est massif chez les jeunes, il convient de garder à l'esprit que nous assistons à la mise en place d'un processus long, en train de se faire, qu'est celui de la formation des usages. C'est pourquoi nous éviterons de conclure trop hâtivement à une véritable spécificité de tels usages. Koskinen et Kurvinen, dans l'une des premières études, publiée dès 2002, sur les images visuelles sur mobile, parlent de « reproduction des pratiques traditionnelles ». Amy Voida et Elizabeth D. Mynatt (2005) notent l'existence de forces d'inertie (« inertial forces ») dans l'usage de la photo sur portable, puisqu'en général, les participants à leur enquête mentionnaient qu'ils voulaient simplement faire le même type de photos que celles qu'ils avaient toujours faites[1]. Tandis que Daisuke Okabe (2004) conclut que la fonction photo a changé en incorporant les caractéristiques du téléphone mobile, à savoir celles d'un dispositif « personnel, portable, piéton[2] ». De notre enquête, il ressort que ces photos sur portable ne sont pas toutes si spontanées ni prises sur le vif comme on pourrait le penser de prime abord, elles recèlent bien souvent la même problématique du souvenir, de la trace. Certes, les thématiques sont indéniablement plus centrées sur la sociabilité amicale chez ces jeunes, y compris avec des visées communicationnelles dans l'instant présent, mais la famille n'en est pas pour autant absente. Avec le portable, il est important de les avoir toujours avec soi, mais le plaisir à les regarder est moindre, dès lors qu'elles présentent une faille au niveau du *punctum*, enfin, elles circulent moins intensément que les photos réalisées avec l'APN et surtout, elles acquièrent parfois un statut d'images très précaires, voire éphémères, dès lors que leur durée de vie semble liée à celle de l'artefact. Par conséquent, il paraît évident d'affirmer qu'on assiste à une transformation, une évolution de la fonction sociale de la photo, due à sa désacralisation mais cette banalisation semble bien plus résulter de l'effet du numérique que du seul dispositif téléphone portable. Quoiqu'il en soit, il serait plus facile de parler d'un continuum, tout au long duquel se joue tout un jeu de similitudes/différences dans les différents moments de l'acte photographique, du portable à l'APN. De véritables tensions dialectiques se nouent entre, d'une part, une certaine continuité des usages portable/APN, et, d'autre part, une certaine spécialisation selon l'artefact utilisé : en effet, une tendance a pu être repérée, où d'un côté l'APN devient un objet dont on anticipe l'usage, pour les soirées ou événements socialement considérés importants (y compris les photos affectives), et de l'autre, où le portable est alors plus réservé à la vie de tous les jours, ce qui pourrait expliquer sa moindre valeur. À cet égard, l'hypothèse de l'image jetée/jetable doit être explorée plus avant dans une autre recherche. Il semblerait que les caractéristiques les plus nouvelles et les plus spécifiques de ces images se situent du côté des vidéos mais il importe de préciser que les discours demeurent pétris de contradictions, résultant de ce processus en cours qu'est celui de la formation des usages. C'est pourquoi il serait intéressant de constituer des corpus exhaustifs de l'ensemble des photos réalisées/stockées dans le portable. Enfin, une autre recherche pourrait permettre d'aborder la pratique du photoreportage amateur[3] (nombre de sites internet des grands médias de presse et télévision lancent des appels pour solliciter les images d'amateurs, des agences se créent, nouveaux intermédiaires pour recueillir ces images instantanées de témoins d'événements et les revendre aux médias, etc.). Mais il s'avère que nos enquêtés, centrés sur leurs usages quotidiens, n'ont jamais évoqué spontanément de tels usages.

[1] Près des deux tiers des photos de leurs enquêtés étaient des sujets de « culture Kodak » classique.
[2] Cf . Ito, M., Okabe D. (2005), Personal, Portable, Pedestrian: Mobile Phones in Japanese Life, Cambridge, MIT Press.
[3] Objet d'une recherche en cours.

Enfin, pour terminer, la dimension technique de l'artefact (du moins, sa « traduction », appréhendée uniquement en termes de qualité d'image par les usagers) est apparue ici prégnante, comme un élément influant directement sur la pratique de ces usages photographiques, alors même qu'elle était demeurée relativement secondaire dans les usages voix/SMS du portable. Il y a quelque chose qui résiste du côté de l'image… Ce qui, pour l'heure, nous autorise à quelques réserves relatives au portable comme objet unique, vœu cher des constructeurs/opérateurs. Le portable est encore un objet qui sert avant tout à téléphoner et/ou à envoyer des SMS. Maurizio Ferraris (2006) dans *T'es où ? Ontologie du téléphone mobile* s'essaie à prédire l'avenir, en ce qu'il voit dans le téléphone mobile, seul instrument tout à la fois main et *tabula,* l'emblème absolu qui consacre le retour de l'écrit et assure ainsi la fonction d'enregistrement indispensable à toute société humaine. Mais laissons-lui la responsabilité de cette prophétie…

Bibliographie

BARTHES R. (1980), *La chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Gallimard, Éd. du Seuil.

BARTHES R. (1990), *Roland Barthes et la photographie : le pire des signes*, Paris, Contrejour/Laplume/ACCP.

BATCHEN G. (2008), « Les snapshots » (trad. de l'anglais par M. Sangis), **Études photographiques**, 22 sept. 2008, [mis en ligne le 30 sept. 2008], URL : http://etudesphotographiques.revues.org/index999.html.

BÉGIN R., DUSSAULT M., DYOTTE E. (2006), *La circulation des images. Médiation des cultures*, Paris, L'Harmattan.

BEYAERT-GESLIN A. (dir.) (2006), *L'image entre sens et signification*, Paris, Publications de la Sorbonne.

BENJAMIN W. (présentation de Jouanlanne C.) (1997), *Sur l'art et la photographie*, Paris, Carré.

BENJAMIN W. (1998), *Petite histoire de la photographie*, Paris, Société française de photographie.

BISSONNAIS (Le) C. (dir.) (2007), *Mémoires plurielles. Cinéma et images : lieux de mémoire ?*, Grasse, Arcadi/Créaphis.

BOURDIEU P., BOLTANSKI L., CASTEL R., CHAMBOREDON J.-C. (1965), *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Éd. de Minuit.

DUBOIS P. (1990), *L'acte photographique et autres essais*, Bruxelles, Éd. Labor.

DONNAT O. (dir.) (2003), *Regards croisés sur les pratiques culturelles*, Paris, La documentation française.

FERRARIS M. (2006), *T'es où ? Ontologie du téléphone mobile*, Paris, A. Michel.

FONTCUBERTA J. (2005), *Le baiser de Judas. Photographie et vérité*, Paris, Actes Sud.

FREUND G., (1974), *Photographie et société*, Paris, Seuil.

ITO M., OKABE D. (2003), "Camera Phones Changing the Definition of Picture-Worthy", *Japan Media Review*, URL: http://www.ojr.org/japan/wireless/1062208524.php.

JARRIGEON A., MENRATH J. (2007), *Le téléphone mobile aujourd'hui. Usages et comportements sociaux*, Paris, AFOM/Discours & Pratiques, 2e éd.

JONAS I. (2008), « Portrait de famille au naturel », **Études photographiques**, 22 sept. 2008, [mis en ligne le 09 septembre 2008], URL : http://etudesphotographiques.revues.org/index1002.html.

KOSKINEN I., KURVINEN E. (2002), « Messages visuels mobiles », *Réseaux*, vol. 20, n° 112-113, pp. 107-138.

LING R., JULSRUD T. (2005), "Grounded genres in multimedia messaging", *In* Nyiri K. (Éd.), *A Sense of Place: The Global and the Local in Mobile Communication*, Vienna, Passagen Verlag, pp. 329-338.

LING R. (2008), "Trust, cohesion and social networks: The case of quasi-illicit photos in a teen peer group", Paper presented at the *Budapest Conference on Mobile Communications*, Budapest, Hungary.

MACMILLAN A. (2008), « Photographie et langage : l'impossible médiation chez Roland Barthes », *Studies in communication sciences*, 8/1, pp. 29-50.

MARTIN C. (2008), « Téléphone portable et paraître. De nouvelles normes sociales chez les adolescents ? », *In* Paresys, I. (Éd.), *Paraître et apparences en Europe occidentale du Moyen-Âge à nos jours*, Villeneuve d'Ascq, Éd du Septentrion, pp. 115-130.

MARTIN C. (2007), Le téléphone portable et nous. En famille, entre amis, au travail, Paris, L'Harmattan.

MARTIN C. (2007), « Le téléphone portable, un objet incorporé ? », *In* MANOHA Monique (dir.), *In-corporer*, Paris, L'Harmattan, pp. 79-90.

MOREL J., RELIEU M. (2007), « Le caméraphone… pour être ensemble », *Médiamorphoses*, *21*, sept., pp. 107-111.

OKABE D. (2004), "Emergent Social Practices, Situations and Relations through Everyday Camera Phone Use", Paper presented at *Mobile Communication and Social Change, the International Conference on Mobile Communication* in Seoul, Korea, Oct. 18-19.

OKSMAN V. (2008), "Mobile Video: Between Personal, Community and Mass Media", *In* Hartmann M., Rössler P., Höflich J.-R. (Éds.): *After the Mobile Phone? Social Changes and the Development of Mobile Communication*, Berlin, Frank & Timme, pp. 101-112.

RIVIÈRE A.-C. (2006), « Téléphonie mobile et photographie : les nouvelles formes de sociabilité visuelles », *Sociétés*, n° 91, pp. 119-134.

SCHAEFFER J.-M. (1987), *L'image précaire : du dispositif photographique*, Paris, Éd. du Seuil.

SCIFO B. (2005), "The domestication of Camera-Phone and MMS Communication. The Early Experience of Young Italians", *In* Nyiri K. (Éd.), *A Sense of Place: The Global and the Local in Mobile Communication*, Vienna, Passagen Verlag, 2005, pp. 363-373.

VOIDA A., MYNATT E. D. (2005), "Cameraphone Inertia", A position paper for the workshop on Pervasive Image Capture and Sharing: New Social Practices and Implications for Technology at the International Conference on Ubiquitous Computing (Ubicomp 2005), Tokyo, Sept. 11-14.

ZIMMERMANN L., DIDI-HUBERMAN G., RYKNER A., WINKELVOSS K., JACOBY E., CRÉAC'H M. & PIC M. (2006), *Penser par les images. Autour des travaux de Georges Didi-Huberman*, Paris, Éd. C. Defaut.